

## Sommaire

Ma rose .....	11
La séparation .....	12
Dur apprentissage .....	14
L'entracte heureux .....	16
Quartier 4 .....	18
Retour à l'enfance .....	20
L'amour en douce .....	23
Délices avec Ali .....	26
Quartier 3 .....	28
Double libération .....	34
Août 44 au domaine .....	37
Hiver en Savoie .....	41
Cap sur la Bretagne .....	44
Le beau Lucien .....	49
Au mont Saint Michel .....	52
Baisers volés .....	55
Louise s'en va .....	61
Bébé en vue .....	64
Mariage et baptême .....	68
Alice, la prima dona .....	71
24 heures au Mans .....	76
Retour au bercail .....	78
L'aventure à Toulon .....	80
La belle vie .....	84
L'adieu à Lucien .....	87
L'atelier de couture .....	93
La femme aux bijoux .....	95
Voyage à Chartres .....	106
Le mariage de William .....	108
La mort du père .....	110
L'adieu à Vera .....	113
Exit Chris .....	116
Souvenirs de l'exode .....	118
La vie d'artiste .....	121
Papus le terroriste .....	124
Fin de partie .....	127



## Ma rose

Elle regarde la photo d'une petite fille de quatre ou cinq ans, assise au milieu de rosiers en fleurs, un parapluie noir plus grand qu'elle appuyé sur la cuisse, une rose fraîche à la boutonnière de sa veste. Sa grand-mère qui l'adorait l'appelait toujours *Ma rose*. Son père lui donnait un autre diminutif, *Petit*, comme elle n'arrivait pas à le prononcer cela finissait par faire *Titi*. Son vrai nom est Mona.

Elle adore son père. Il est beau, lointain, autoritaire, souverain. C'est le Roi. Il arrive en coup de vent avec sa nouvelle femme, sa nouvelle voiture. Elle aurait voulu être grande pour être une fois sa nouvelle femme, mais elle n'a que cinq ans.

La nouvelle femme s'emploie à la séduire et joue avec elle. Elle sent bon, un parfum qui l'enveloppe. Jamais elle n'a senti un tel parfum. Beaucoup plus tard, elle retrouva le nom de ce parfum, *Cuir de Russie*.

Madeleine est russe et ne parle presque pas français. Son accent est très doux. Ensemble, elles bavardent comme deux petites filles. Madeleine est danseuse. Tous ses gestes sont beaux, élégants, gracieux, comme ses longues jambes gainées de soie naturelle et ses petits pieds glissés dans des chaussures de satin à talons hauts.

Mona lui montre tous ses trésors. Elle est complètement fascinée, elle veut l'avoir pour mère ou pour sœur. Elle l'aime, elle est sa princesse.

## La séparation

Elle regarde son père. Il a les larmes aux yeux, ce qui ne lui arrive jamais. Elle voit la fenêtre sans crémone, les murs gris fer, la couchette, la couverture marron, la cour où une femme en robe grise, à rayures blanches et noires, se frotte énergiquement le sexe, jambes écartées et robe relevée. Elle a un haut-le-cœur, une nausée, un vertige, comme si elle était dans un rêve, hors de la réalité. Une sensation qui durera pendant des mois. Elle ne sent même pas ses larmes couler.

Son père part.

— Je ne peux pas faire autrement. Adieu.

Une femme en blouse blanche entre dans la pièce.

— Vous êtes dans un hôpital psychiatrique, un asile d'aliénés.

— Mais, je ne suis pas folle !

— Ce n'est pas ce que dit votre père, ni le médecin de Marseille qui vous a fait un certificat pour entrer ici. Il dit que vous êtes malade. Vous resterez dans cette chambre et n'en sortirez que lorsqu'on viendra vous chercher. Compris ?

Et Madame Chabot sort.

Elle demande à aller aux toilettes. Une autre blouse blanche la conduit dans une grande salle dortoir. Au fond, les toilettes à la Turque n'ont pas de vraies portes, mais juste un portillon d'une quarantaine de centimètres pour que les malades restent sous surveillance. Le spectacle est effrayant. Les femmes dans les lits gémissent, certaines hurlent. Au bruit angoissant de leurs cris s'ajoute une odeur infecte.

On est le 1<sup>er</sup> mai.

Elle n'oubliera jamais cette date. Ce lieu hantera longtemps ses nuits et à chaque fois qu'elle sera hospitalisée pour une quelconque raison, elle retrouvera cet état second où l'on n'est pas tout à fait dans la réalité mais ailleurs,

étourdie, dans un état presque comateux, comme quand on reçoit un coup sur la tête.

En revenant des toilettes, elle examine ce qui l'entoure et passe devant le bureau de la Chef. Chabot est terrifiante, grande avec des lunettes tombantes et un regard par-dessus qui lui donne un air sévère. Plus tard, Mona comprendra qu'en réalité, cette femme était bonne. Elle voit des instruments électriques bizarres dans ce bureau, peut-être des instruments de torture...

— C'est pour faire les électrochocs. Demain je dois en faire plusieurs, vous pourrez voir. Maintenant regagnez votre chambre.

Elle n'a pas emporté de livres. Elle a quinze et demi et il ne lui reste que le plafond gris à contempler. La nuit venue, son angoisse reprend, plus forte encore. Son père est déjà loin. Elle sera privée de lui près de deux ans, longs comme l'éternité, sans nouvelles de sa famille, ni de sa petite sœur qu'elle aime énormément, si jolie et beaucoup plus futée qu'elle. Elle ne se fait jamais punir car elle sait plaire avec son air taciturne qui pousse les adultes à la choyer

Une blouse blanche lui apporte son repas. Ce n'est pas bon. Elle n'a qu'une cuillère, ni fourchette ni couteau. L'assiette est en métal et la timbale d'eau aussi.

Plusieurs fois dans la nuit, la lumière s'allume et la réveille. C'est la ronde des veilleuses de nuit qui claquent les portes et parlent fort sans aucun égard pour le repos des malades. Après tout, ce sont des folles. Le personnel se fiche de leur sommeil et de leur souffrance.

Le matin, on lui montre une rangée de bacs avec des robinets d'eau froide.

— Lavez-vous.

C'est comme au pensionnat religieux où elle avait passé quelques mois, mais là-bas, il fallait se laver sans se déshabiller. Elle avait été traitée de vicieuse pour avoir dénudé son torse de gamine de douze ans.

C'était à Monaco. Les choses ont dû changer depuis !  
L'eau est froide et le savon aussi doux qu'une pierre.  
Pendant la guerre, dans le Sud de la France, tout manquait.

## **Dur apprentissage**

Elle voit fonctionner l'électrochoc.

Chabot place des électrodes sur différents points de la tête d'une femme et une violente secousse la fait se cambrer. Elle est prise de tremblements. Cela lui rappelle la classe de Sciences Naturelles où l'une de ses compagnes se tordait à terre prise par une crise d'épilepsie. Elle avait eu très peur.

Quelques jours plus tard, Chabot la déménage de sa cellule et l'installe dans le dortoir auprès d'une jolie Annamite qui se meurt de la syphilis. On raconte qu'elle avait couché avec des Allemands et que c'était eux qui lui avaient transmis la maladie. Le Sida n'existait pas alors. La syphilis n'était pas mieux et faisait de vrais ravages.

Plus tard, on lui dit qu'elle se trouve en observation à l'infirmerie de l'hôpital, en attendant d'être dirigée sur le quartier qui lui conviendra après le diagnostic du psychiatre. Cela l'inquiète car elle n'a pas le sentiment d'être malade. Elle est seulement très malheureuse d'être enfermée une fois de plus et passe son temps à pleurer.

Enfin le psychiatre la fait venir pour l'examiner. Il la fait s'allonger sur un divan et lui pose des questions.

— Vous prétendez qu'un ami de votre père vous a violée ?

— Je n'ai jamais dit qu'il m'avait violée, mais qu'il m'avait touchée dans mon lit et m'avait montré son gros machin. Cela m'a fait peur. Il a dit qu'il reviendrait terminer la prochaine fois. Alors, je me suis sauvée du lycée pour ne pas être à la maison pendant les vacances de Noël.

Je ne voulais pas le voir. Il a dit qu'il mettrait son horrible sexe dans mon ventre.

— Vous ne vous rendez pas compte que vous avez tout inventé, que vous fabulez et qu'il faut vous soigner...

— Ce n'est pas vrai, je ne suis pas malade, je dis la vérité.

— Quel rapport avez-vous avec le sexe ? Vous masturbez-vous ?

— Qu'est ce que c'est que ça ?

Jamais personne n'a parlé de sexe chez elle. Elle pensait que ce n'était que pour les vaches.

— Notre père nous a fait voir la naissance d'un veau ; on a trouvé ça dégoûtant.

— Qui ça, on ?

— Ma sœur et moi. Cet ami de mon père m'a expliqué que les femmes font des enfants comme les vaches, que les hommes se servent de leur sexe pour entrer dans le ventre des femmes exactement comme les taureaux font avec les vaches.

Elle ignore tout du sexe, des rapports amoureux. Chez elle, le sujet était tabou. Sa sœur et elle vivaient isolées des autres enfants. Les filles ne devaient rien savoir.

Elle n'a pas rêvé, elle n'est pas folle. Elle pense que son père adoré la croit menteuse et s'est débarrassé d'elle pour la punir.

Il l'a déjà bouclée six mois dans une pièce dont les volets intérieurs étaient hermétiquement fermés, attachés par une chaîne et un cadenas. Elle n'avait qu'une petite fenêtre avec des barreaux qui donnait sur un chêne-liège. Plus personne ne lui adressait la parole, seulement sa petite sœur. Elle montait sur le toit, lui glissait au bout d'une ficelle des mots et des friandises.

Ce mutisme des parents durera plusieurs années. Ils ne comprirent jamais combien cela la touchait. Ou ne voulurent pas en convenir. Aujourd'hui, cette histoire semble incroyable. Plus tard, lorsque Mona découvrira sa petite

filles de quinze ans dans le même lit que son jeune amant, elle se dit que le monde avait bien changé. Le sexe et les amours de toutes sortes s'étalent à la télévision. On y voit des homosexuels, des hommes et des femmes, copuler allégrement ainsi que des couples mixtes. C'était impensable alors.

Tous les jours, Madeleine lui apporte un plateau midi et soir pour ses repas. Sans dire un mot, elle lui laisse la porte ouverte une demi-heure le matin pour aller faire sa toilette dans la salle de bain. Elle traverse la bibliothèque et en profite pour prendre une provision de livres. Tout le jour et une partie de la nuit, elle lit des romans russes traduits en français, des auteurs classiques, des poètes. La bibliothèque de son père était bien fournie en œuvres de qualité. Elle les cache sous son lit en attendant le bruit de la clef dans la serrure puis retrouve son isolement et ses lectures.

Six mois, c'est long quand on a quinze ans. Elle aimera les livres toute sa vie, ils furent son refuge jusqu'au jour où sa vue ne lui permit plus ce plaisir. Le Docteur la garda quelques semaines chez lui car son père avait envoyé un agneau pour nourrir sa famille et voulait que sa fille en profite. À l'époque, les rations alimentaires et les tickets de rationnement rendaient l'approvisionnement très difficile.

## **L'entracte heureux**

Mona se sent en vacances car le Docteur l'a envoyée passer un peu de temps à la *Protection de la jeune fille*, un établissement du centre d'Aix-en-Provence qui loue des chambres à des jeunes filles et à des jeunes filles seulement. Les horaires sont stricts. Il est interdit de sortir le soir.

Elle découvre à Aix une sensation de liberté merveilleuse. Jamais encore elle n'a pu se promener seule et librement dans une ville. Elle en profite pour aller chez une coiffeuse qui lui fait un *indéfrisable* dont l'effet durera plusieurs années ! Elle se trouve beaucoup plus jolie qu'avec ses cheveux plats. Elle sait qu'elle n'est pas belle, son père le lui a toujours dit. Elle achète du fond de teint épais pour couvrir les cicatrices laissées sur son visage par la furonculose.

À Aix, elle a deux mois de liberté conditionnelle et se fait des copains. Elle rencontre une femme peintre à qui elle confie son désir d'apprendre à peindre. Son maître l'emmène aux Beaux-Arts et la fait travailler, lui enseigne l'art de la lumière et des couleurs. Son atelier, sous les toits, est plein de têtes en plâtre. La couleur l'enchanté et elle fait, entre autres, un tableau de dahlias que son maître réussit à exposer dans un magasin d'art. Elle sort aussi avec une bande d'étudiants garçons et filles qui l'acceptent tout de suite. Elle a même un *flirt*, un garçon pas très grand, très beau, très tendre et particulièrement gentil. Ils sortent ensemble, s'embrassent, mais cela ne va pas plus loin. Tous ces garçons de bonne famille respectent les jeunes filles. Elle apprend aussi à danser. Pas le soir, c'est interdit, mais l'après-midi, dans des *surprises parties*. Elle travaille beaucoup la peinture avec l'ambition de devenir un bon peintre. Des professionnels lui proposent de poser pour gagner un peu d'argent. Ils l'invitent dans leur atelier, lui demandent de se dévêtir et la trouvent bien faite. Elle n'est pas choquée par cet examen, ils la regardent en professionnels, ça ne la gêne pas. Elle a fait du nudisme sur la plage avec ses parents en d'autres temps plus heureux.

Un soir, elle trouve dans sa chambre une convocation du Docteur à se présenter toute affaire cessante à son bureau. Le lendemain, elle descend le cours Mirabeau. C'est la fin de l'été, les grands platanes sont encore verts,

la chaussée fraîchement lavée sent bon, le soleil brille entre les feuilles. Elle traverse avec bonheur cette cité joyeuse où règne une rare douceur de vivre. Pour la première fois, elle se sent jeune.

Pourtant, elle se retrouve enfermée dans cet horrible asile sans la moindre explication. Elle pense que son père n'avait plus ravitaillé le Docteur. Le lendemain, on lui rapporte de sa chambre en ville sa valise de vêtements, ses couleurs et son papier à dessin. Le choc est violent car elle a goûté à la liberté. Elle pense qu'elle aurait pu gagner un peu d'argent en posant pour des peintres. Du coup, elle ne pleure plus mais elle est furieuse, elle ne mérite pas ça.

Dans la petite bande de copains étudiants, il y en a un à qui elle plaisait tellement qu'il l'a demandée en mariage. Elle se dit que si elle se marie, son père ne pourra plus l'enfermer.

À l'époque, on ne trouve rien sur la guerre dans les journaux et il y a peu de radio. Les Allemands sont prêts à envahir toute la zone Sud mais, dans le Sud, on ne le sait pas. On écoute Radio Londres et le Général de Gaulle dans les caves, pas à l'asile.

Son quasi-fiancé de vingt ans s'est engagé dans la milice. Elle a su bien des années après ce que cela signifiait et comprend alors tout ce qui a entraîné les bouleversements de sa jeune vie.

## **Quartier 4**

Au quartier 4, elle fait la connaissance d'une femme en blouse blanche qui répare les vêtements des internées. C'est la femme du cuisinier, un type très sympa qui fait la cuisine avec ce qu'on lui donne. Les restrictions sont sévères et le marché noir bat son plein. Pour se nourrir normalement, il faut être riche. Sinon, ceinture.